

AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

**N°370 DIMANCHE DES PÈRES DU VII^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE
ET 19^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE**

Le présent feuillet complète pour le dimanche des Pères du VII^e Concile Œcuménique les feuillets n°41, 96, 150, 203, 259, 314 et pour le 19^e dimanche après la Pentecôte, les feuillets n°42, 98, 151, 203, 262, 315, feuillets que l'on peut télécharger sur le site <https://feuilletssaintsymeon.fr/feuillets>

**Mémoire des Pères du 7^e Concile Œcuménique
(Hb 13, 7-16 ; Jn 17, 1-13)
Homélie du père Boris Bobrinskoy
(12 Octobre 1986)**



Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Notre Église orthodoxe célèbre aujourd'hui la mémoire des Pères du 7^e Concile Œcuménique, Concile qu'on appelle couramment Nicée II. Nicée I, c'était le premier Concile Œcuménique de 325 qui proclama le dogme de la Sainte Trinité, la divinité du Fils égale à celle du Père ; Nicée II, c'est le Concile qui en 787 proclama le culte et le dogme de l'icône, après une période mouvementée et sanglante de persécution par ceux qu'on appelle les iconoclastes. Il est particulièrement important de parler des icônes car en 1987, l'Église orthodoxe célèbre le 12^e centenaire de ce Concile. Nous essayons de réfléchir et de tirer de la tradition de l'Église toute la lumière nécessaire pour comprendre et mieux vivre cet aspect tellement important de l'orthodoxie qu'est le culte des icônes et la théologie qui en est inséparable.

Nous pouvons dire qu'au cœur même de l'homme depuis sa création, il y a un besoin infini et incoercible de connaissance, de communion et de vision de Dieu. L'homme a été créé par la Parole créatrice et toute-puissante de Dieu, dans une relation de parenté, d'analogie, d'intimité possible et nécessaire entre Dieu et l'homme. Cette intimité est un don de Dieu, un don infini auquel tout homme venant dans le monde est appelé. Le Christ, nous l'appelons aussi la « lumière véritable qui illumine tout homme venant au monde » et à cela il n'y a pas d'exception. Donc, je le redis, l'homme a besoin de Dieu et tous ses sens, qui sont si souvent pervertis dans

l'existence humaine et qui deviennent charnels, tous les sens humains, l'existence humaine toute entière a été créée par Dieu pour communier, vivre avec Lui, entendre Sa parole, Le toucher, L'embrasser et aussi pour Le voir. Et c'est pourquoi déjà dans l'Ancien Testament en même temps que nous y trouvons une interdiction formelle, une interdiction farouche de représenter Dieu sous quelque forme imagée que ce soit, en raison du danger extrême de l'idolâtrie ambiante, nous percevons un désir intense de la vision de Dieu. Certes, il fallait protéger à tout prix le peuple et la foi biblique, la foi du peuple juif, la foi d'Israël, de toute contamination et par conséquent il fallait le couper de toute attache et de toute proximité possible d'adoration de choses peintes et sculptées. Par conséquent la Loi mosaïque est inflexible et bien souvent les chrétiens s'interrogent : comment cela se fait-il qu'il a été possible d'enfreindre cette Loi mosaïque ? N'est-elle pas une loi pour tous les temps et pour tous les lieux ? Est-ce que Dieu se contredirait Lui-même ? Nous voyons pourtant qu'à côté de cela il y a dans l'Ancien Testament un désir et un besoin de vision inscrite au cœur de l'homme. Moïse déjà demandait à voir Dieu : « Montre-moi ta face, montre -moi ta gloire ! ». Dieu lui répond en le cachant dans l'anfractuosité du rocher et en le couvrant de Son manteau : « quand je passerai tu ne pourras Me voir que par derrière. Nul ne peut voir la face de Dieu et demeurer vivant ». De même Job, au plus profond de sa détresse, abandonné par ses amis qui cherchent à le culpabiliser, affirme l'honneur de Dieu contre la réalité la plus tangible et la plus douloureuse de ses plaies, de ses blessures, de ses souffrances. Job dit : « Je sais que de mes propres yeux je verrai mon rédempteur et c'est moi qui Le verrai et non pas un autre ». Par conséquent ce besoin de Dieu, ce besoin de vision est inaliénable à l'homme et Jésus Lui-même se manifeste à nous comme l'image, le temple, la présence, le porteur de la gloire infinie de Dieu. Cette image n'est pas passagère. Lorsque Jésus monte au ciel dans Son corps ressuscité dans son corps élevé, glorifié, à la droite du Père, Il ne nous laisse pas orphelin. Il le dit Lui-même, par conséquent Il ne prive pas l'homme de ce don, Il ne le prive pas de toutes ses capacités de voir Dieu, de se nourrir de la contemplation de Dieu. À travers le Christ, bien sûr, car « nul ne peut voir le Père sinon par Moi », « celui qui m'a vu a vu le Père ». Aussi, pour bien comprendre le sens de l'icône, il faut d'abord se tourner vers le Christ, Le regarder, Le regarder avant tout avec les yeux du cœur, bien sûr, au-delà de toute image peinte. Mais nous sommes des êtres corporels, nous sommes des êtres « symboliques » et nous avons besoin de nos sens pour atteindre l'Incorporel et Celui qui est pur Esprit. Nous avons besoin de nos sens, nous avons besoin du regard, du toucher, de la Parole de Dieu qui vient animer notre cœur au plus profond. C'est pourquoi le Seigneur nous donne, et c'est là le grand bienfait de l'Église, Il nous donne cette dimension de l'image que l'Ancien Testament a pressentie mais n'a pas pu développer. Il nous donne cette

dimension de l'art sacré et de l'icône, qui est plus qu'un art religieux, un art illustratif, car elle signifie une véritable présence de Celui que nous pouvons contempler. Au-delà de l'icône, par les yeux du cœur, nous contemplons l'Éternel. L'Un de la Trinité qui est devenu homme pour nous et qui nous élève jusqu'à Sa divinité.

Par conséquent, d'un instinct miraculeux, incompréhensible à la logique humaine, dès les catacombes, l'Église était poussée à peindre, à représenter la Mère de Dieu, les saints et très tôt ensuite le visage du Christ avant tout peut-être par les formes symboliques de l'Agneau, du Bon Pasteur, du Poisson etc... Mais plus tard, lors des Conciles Œcuméniques, l'Église s'est vue contrainte de dépasser les symboles hiératiques et de représenter le Christ, peut-être d'après cette tradition cachée et secrète que l'Église portait en elle-même du visage du Christ, du suaire de Turin. Les correspondances sont profondes et il est certain que le visage du Christ a été représenté finalement selon une tradition, selon un ordre, une règle non pas seulement artistique ou picturale mais aussi spirituelle, de même que le visage de la Mère de Dieu ou celui des apôtres, de saint Pierre, saint Paul, et bien sûr plus tard des saints, d'un saint Jean Chrysostome, d'un saint Basile. Il y a un certain réalisme que l'icône ne détruit pas, mais un réalisme symbolique, spiritualisé, un réalisme transfiguré. C'est pourquoi nous vivons maintenant dans cet acquis de siècles, de générations, d'une tradition consacrée et inspirée par l'Esprit Saint Lui-même qui nous autorise et nous contraint même à sanctifier l'art, à le baptiser, à l'illuminer, à l'ecclésialiser et par là à en faire une fonction sacramentelle et liturgique. Nous devons rendre grâce à Dieu pour cela, mais nous devons aussi savoir que si l'orthodoxie a développé l'art de l'icône et ce que j'appellerais le sacrement de l'icône, c'est-à-dire le sacrement de la présence de Dieu dans l'icône, de Sa grâce et de Son énergie vivifiante dans l'icône, c'est parce que l'icône contient en elle un capital, une charge de puissance de l'Esprit Saint. Lorsque nous embrassons une icône, la grâce de Dieu nous pénètre et notre prière monte dans l'autre sens vers Dieu et l'atteint, par l'icône, par la liturgie, par tous les sacrements. Mais n'oublions pas aussi que l'orthodoxie qui a développé l'art de l'icône peut être sujette plus que toute autre confession chrétienne au danger d'un certain esthétisme, ce danger qu'au lieu de devenir transparence et porte ouverte vers le Royaume, l'icône devienne un écran, un mur, un obstacle entre nous et le Seigneur. L'iconostase demeure tellement clos, tellement lourd qu'il nous empêche de nous orienter vers le Royaume.

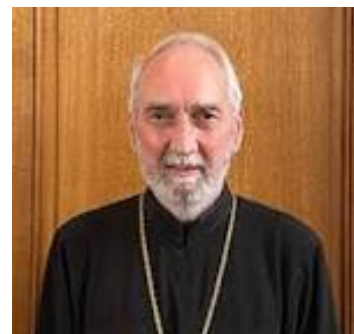
C'est pourquoi il faut toujours nous souvenir que ce qui est vrai pour l'icône est vrai aussi pour tout sacrement : il faut toujours chercher et tendre vers l'au-delà, l'au-delà de la parole, de la liturgie, du sacrement, de l'icône, c'est-à-dire chercher à interioriser cette réalité iconique, chercher la véritable correspondance entre l'icône peinte, belle, grandiose, sublime qui nous élève, qui nous transporte, et l'icône plus

belle encore, l'icône du Christ gravée au cœur de l'homme. Jésus Christ est icône parfaite, image parfaite du Père, et cette image est déposée en nous dès la naissance et elle est marquée en nous dès le baptême.

Cette icône doit désormais grandir et se développer, devenir tellement rayonnante qu'elle puisse se manifester et que les hommes rendent gloire à Dieu.

Homélie extraite du recueil d'homélies (1981-2002) du P. **Boris Bobrinskoy**,
« **Viens Esprit de Vérité** », qui peut être commandé aux **Éditions du Cerf**
<https://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/20662/Viens-Esprit-de-verite>

19^e Dimanche après la Pentecôte
(2 Cor. 11,31 - 12,9 ; Lc VI, 31-36)
Aimez vos ennemis !
Homélie du Père André Jacquemot
(27 octobre 2019)



Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

L'Évangile d'aujourd'hui est un extrait du Sermon sur la montagne, dans la version de saint Luc, qui est moins développée que celle de saint Matthieu, mais qui en fait ressortir des aspects complémentaires. Dans ce grand discours, qui commence par les Béatitudes : « Bienheureux vous qui êtes pauvres... », le Seigneur inaugure un renouvellement de la Loi, qui avait été primitivement donnée par l'intermédiaire de Moïse. Un renouvellement qui ne vise pas à abolir cette Loi, ni à la changer, mais à la mener à sa perfection, pour lui donner tous son sens, dans la perspective du Royaume de Dieu.

L'extrait de ce dimanche concerne l'amour du prochain. C'est le grand commandement évangélique, qui ne fait qu'un avec l'amour de Dieu et duquel, comme dit le Seigneur, dépendent toute la Loi et les Prophètes (cf. Mt 22, 34-40). Ce sujet revient régulièrement dans la prédication du Seigneur et des apôtres, en particulier de saint Paul, sous différentes formes, pour en montrer toutes les implications.

Le message que nous venons d'entendre commence ainsi : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux ». Si l'on s'arrête à cette formule, ce n'est pas encore très original. C'est la règle d'or universelle, que l'on retrouve dans toutes les grandes religions, dans les sagesses de toutes les civilisations du monde. Elle donne aux hommes la possibilité de vivre ensemble en paix.

Mais l'Évangile ne se limite pas à cette sagesse humaine, car il n'a pas seulement en vue le fonctionnement harmonieux de ce monde, mais la manifestation du Royaume de Dieu, la participation à la vie divine. La possibilité de vivre en bons termes avec nos semblables, qui certes est une chose bonne et désirable, n'est qu'une conséquence de cette vie nouvelle, donnée par surcroît.

Car le Seigneur pousse l'amour du prochain beaucoup plus loin : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous maltraitent ».

En effet : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, si vous prêtez en espérant recevoir en retour..., vous restez au niveau de ce monde : les pécheurs aussi agissent de même ».

Aimer ses ennemis, aucune sagesse humaine, aucune autre religion ne le demande, pas même la Loi de Moïse. C'est pourquoi, dans la version de Matthieu, le Seigneur souligne la nouveauté et le contraste : « Vous avez appris qu'il a été dit : 'Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais Moi, Je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent » (Mt 5, 43-44).

L'amour des ennemis est certainement le sommet de l'Évangile. Pour saint Silouane, moine de l'Athos du siècle dernier, c'est le critère ultime qui nous fait véritablement des disciples du Christ.

Aimer ses ennemis ne doit cependant pas nous dispenser de discernement. Il ne s'agit pas de prendre part au mal : nous devons au contraire toujours le combattre. Mais, nous dit saint Paul : « Ne rendez à personne le mal pour le mal... Ne vous vengez pas vous-mêmes... Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire... Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais surmonte le mal par le bien » (Rom. 12, 17-21).

L'Évangile nous élève au-dessus de la morale naturelle. La perspective que nous propose le Seigneur est de nous élever jusqu'à Dieu : « Alors vous serez fils du Très-Haut » ou, selon saint Matthieu : « Vous serez fils de votre Père qui est dans les cieux ». Ce qui nous est commandé, c'est donc de ressembler à Dieu le Père qui est bon pour les ingrats et pour les méchants, qui accorde la vie à tous les hommes et leur donne les moyens de leur liberté, même s'ils utilisent cette liberté pour faire le mal. « Car Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et Il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Mt 5, 45).

Il faut savoir qu'être fils de quelqu'un, dans la Bible, cela signifie faire ses œuvres. Ainsi, lorsque des juifs qui le contestaient lui dirent : « Notre père c'est Abraham », Jésus leur répondit : « Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham; mais maintenant vous cherchez à me faire mourir... Vous avez pour père le Diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père » (Jn 8, 39-44).

Mais à ses disciples, le Seigneur dit : « Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux » ou, selon saint Matthieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48). Quel que soit le mot utilisé, soyez parfaits ou soyez miséricordieux, cette exhortation fait écho à la Parole de Dieu dans l'Ancien Testament : « Soyez saints, car Je suis saint » (Lev. 11,43-45 ; 19,1-2 ; 20,7-8). Saint Luc, comme souvent dans son Évangile, a été ici plus particulièrement attentif à la miséricorde. La miséricorde est en effet une caractéristique de Dieu, affirmée dans toute la Bible. Des expressions comme « Le Seigneur est compatissant et miséricordieux », « Sa miséricorde est éternelle » y reviennent fréquemment comme des refrains, en particulier dans les psaumes. La miséricorde de Dieu est un amour qui ne retient pas les fautes, qui pardonne, qui souffre à la place de ses créatures, qui console, qui guérit, qui sauve...

Mais comment faire pour parvenir à ce degré divin de miséricorde et de sainteté ? Comment faire pour aimer ses ennemis ? Car ce n'est pas naturel, c'est même contraire à nos sentiments humains spontanés.

« Nul n'est saint comme le Seigneur » dit le Cantique d'Anne (1 Rois 2,2). « Un seul est saint, un seul est Seigneur, Jésus-Christ », disons-nous dans la Liturgie. En réalité, si notre modèle a son archétype dans les cieux, il est descendu jusqu'à nous pour que nous ne soyons pas démunis. Nous avons un modèle visible : Jésus-Christ, qui a donné sa vie pour racheter les pécheurs que nous sommes. Le Christ est Celui qui, dans sa nature humaine, accomplit les commandements divins dans leur intégralité. En Lui se manifeste pleinement la miséricorde divine, Il en est l'incarnation.

Quant à nous, qui ne sommes pas Dieu, il faut savoir que la sainteté qui nous est commandée ne vient pas de nous. Nous ne pouvons qu'y participer en la recevant de Dieu. Ceci est déjà révélé par Dieu dans l'Ancien Testament lorsque, après avoir dit : « Vous serez saints, car Je suis saint », Il ajoute : « Je suis le Seigneur qui vous sanctifie » (Lev. 20, 7-8).

En fait, nous disposons de plus que de nos seules forces humaines. Nous qui sommes baptisés, nous avons reçu l'Esprit Saint et « nous avons revêtu le Christ » (Gal 3, 27). Nous qui communions au Corps et au Sang du Christ, nous recevons le Christ en

nous. Si le Christ vient vivre en nous, au point de ne faire plus qu'un avec nous, c'est pour qu'Il agisse en nous, qu'Il supplée à notre faiblesse.

Comme nous l'avons entendu dans l'Épître d'aujourd'hui, c'est ce que le Seigneur a dit à saint Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse ». Et saint Paul en conclut : « Je me glorifierai donc de mes faiblesses, afin que la puissance du Christ repose sur moi » (2 Cor 12, 9).

Là est la clé : par nous-mêmes nous sommes faibles mais, si le Christ habite en nous, alors les œuvres de miséricorde que nous sommes humainement incapables de faire, le Christ peut les réaliser en nous.

Confessons donc notre faiblesse, et faisons de notre cœur le lieu de la présence agissante du Christ, Lui le seul vrai miséricordieux. Amen.